

Mobiliser par les sens, pour se comporter en équipe.  
Massages, messages et passages par le vestiaire au rugby

Maître de Conférences Damien FEMENIAS  
CETAPS EA3832, Université de Rouen, Normandie Université  
FRANCE  
damien.femenias@univ-rouen.fr

Maître de Conférences Mickael CAMPO  
CETAPS EA3832, Université de Rouen, Normandie Université  
FRANCE  
mickael.campo@univ-rouen.fr

**Résumé :** Élément de folklore qui donne au rugby une partie de sa saveur, objet de curiosité pour les médias, et plus généralement pour tous ceux qui en sont exclus, le vestiaire d'avant-match constitue un haut-lieu du rugby. Cette contribution décrit ce qui se joue en ce lieu et en ce moment, et montre comment la préparation collective permet, par la mobilisation des sens, de faire équipe. On voit comment la préparation, qui hier se faisait en silence, passe aujourd'hui par une phase d'écoute collective de musique, comment le massage à l'huile camphrée mobilise chaque joueur en profondeur et lui permet de « faire corps » avec le groupe. Toucher le partenaire, s'oindre d'une même odeur permet de s'imprégner du collectif et des exigences de la tâche : la charge symbolique de cette conversion esthétique trouve sa force dans la mobilisation des sens sur laquelle elle se fonde. L'échauffement exprime, en gestes et en paroles, les objectifs et les valeurs du groupe : il s'agit de sentir ensemble pour mieux se sentir ensemble. L'ensemble de l'avant-match se présente finalement comme une médiation ritualisée qui par les sens ajuste et cadre les expériences, régule les affects en focalisant les attentions, et introduit à l'esthétique propre du jeu, tel qu'il se donne à vivre pour le pratiquant. Moment d'expression obligatoire, manifestation « réglée par l'étiquette », le vestiaire constitue du même coup une opportunité pour questionner les implications d'un tel management par les sens, qui fait de l'équipe à la fois un système politique et une constellation affective.

**Mots-clés :** sport, équipe, rugby, vestiaire, sensible

\*\*\*

*Mobilizing by senses to allow teaming up  
Massages, messages and ways in and through the rugby locker room*

**Abstract:** Element of folklore which gives rugby some of its flavour, object of curiosity for the medias and more generally for all those that are not accepted in it, before the match lockers' room is a Mecca for Rugby. This contribution describes what is at stake inside those walls and shows how, through the mobilization of senses, collective preparation allows teaming up. We can see how the preparation time has moved from a silent moment to a collective sharing time of listening to the same music, or how each player is captured by and becomes one with the group during the camphor oil massage. Touching one's partner, rubbing on the same smell enables the player to connect with the group and with the expectations of the task to come : the symbolic charge of this esthetic transposition finds its energy in the mobilization of the senses on which it is grounded. The warming up is an expression of the values and goals of the group, through gesture and words: it is about feeling together in order to better be together as one. All of the before the game activities is but a ritualised mediation, which, through the senses, adjusts and frames experiences, regulates emotions through focusing and introduces the player to the game's specific esthetics. Compulsory moment of expression, coded time and place, the lockers' room offers thus also an opportunity to question the effects of such a management shaped by our senses and which makes of the team both a political system and a galaxy of emotions.

**Keywords:** sport, team, rugby, locker's room, sensitive

\*\*\*

La professionnalisation du rugby offre une série de prises inédites à l'analyse des transformations du sport et de ses conditions de diffusion. La mutation, aussi récente que profonde, est lourde de conséquences, et constitue un analyseur de choix pour qui souhaite comprendre les transformations des sociétés contemporaines. Comme souvent, ce sont les transformations institutionnelles et économiques qui retiennent en premier lieu l'attention des recherches (Allain, 2005 ; Chaix, 2004 ; Nier, Chantelat & Camy, 2004 ; Vincent, 2007). Les transformations des dispositifs spectaculaires et médiatiques dans lesquels la pratique prend place, et à partir desquels elle diffuse, font aussi l'objet d'investigations conséquentes (Bonnet & Boure, 2008 ; Boure, 2009 ; Boure, 2013 ; Charlot, 2006 ; Féménias, 2008 ; Féménias & Evrard, 2008 ; Féménias & Maurice, 2013 ; Féménias, 2015 ; Lochard, 2008).

Force est de constater que les pratiques et les cultures techniques du rugby (Féménias, 2007 ; Vincent, 2003), en particulier celles des amateurs, pivots à partir desquels les structures et les communications puisent force et sens, restent le point aveugle des investigations. De ce point de vue, le vestiaire renvoie à une interroga-

tion sur la manière dont, par des communications qu'il s'agit de montrer et d'analyser, un collectif se produit lui-même ou agit sur lui-même, en vue de produire une performance. Parce qu'il est difficile de se préparer à combattre, et qu'il est difficile de se préparer à le faire collectivement, l'avant-match suit au rugby une organisation précise. La partie commence « bien avant le coup d'envoi », au point que bon nombre considèrent le vestiaire comme son « premier acte » (Herrero, 1990, p. 90). Élément de folklore qui donne au rugby une partie de sa saveur, objet de curiosité pour les médias, et plus généralement pour tous ceux qui en sont exclus, le vestiaire d'avant-match constitue un haut-lieu du rugby.

L'avant-match se présente comme une technique de préparation collective et comme un moment fort de la pratique, haut en couleurs et riche en émotions, qui marque durablement les esprits et les pratiquants. Que s'y passe-t-il ? En quoi les communications qui s'y jouent sont-elles à la fois riches de symboles et puissantes d'être vectorisées par des expériences sensorielles ? En quoi le vestiaire d'avant match compose-t-il une conjonction remarquable du sens (la sphère des significations) et des sens (empreintes sensorielles) ?

La présente analyse propose de rendre compte par la description de cette forme sensible de la vie sociale (Sansot, 1986), afin de montrer que cette expérience forte est fondatrice pour le collectif. Pour commencer, on replacera cette culture technique de la préparation collective dans les structures au sein desquelles elle se déploie, on évoquera les formes de socialisation médiatiques et les configurations scopiques changeantes auxquelles elle se réfère et se trouve liée, et on présentera les éléments empiriques rassemblés en corpus, ainsi que les principes méthodologiques adoptés.

L'article montre ensuite, en en restituant le plus fidèlement les séquences, un travail qui mobilise l'individu par les sens pour mieux l'impliquer subjectivement dans l'équipe. Le vestiaire est l'ultime occasion pour les joueurs de (re)faire équipe, c'est-à-dire de rendre manifeste ce qui les institue symboliquement en équipe, et à ce titre les distingue et les sépare socialement (Bourdieu, 1982a). Cette préparation collective prend la forme d'un rite de passage profane (Rivière, 1995) qui permet aux joueurs d'accéder aux dispositions mentales et à l'état d'esprit qu'exige le match (Canal & Quintilla, 1999 ; Darbon, 1995 ; Moles, 1999 ; Saouter, 2000).

Moment d'expression obligatoire, manifestation « réglée par l'étiquette », le vestiaire d'avant-match constitue, enfin, une opportunité pour questionner l'institution (Bourdieu, 1982b) même de l'équipe comme système politique (comme collectif structuré par des rapports de pouvoir et d'autorité) et comme constellation affective (comme objet d'investissements affectifs, l'équipe est un « nous » avec lequel chacun fait « corps »). Étudier comment, par la médiation des sens, le « nous » de l'équipe advient, permet de comprendre à quoi ce « nous » renvoie, dans la mesure où l'équipe est prise comme foyer du sens d'où les joueurs et leur pratique du rugby tirent ensemble leur identité symbolique et le jeu de leurs relations.

### **1. Positionnement théorique du problème, méthodologie de l'investigation**

En sociologie, la question de la technique renvoie en premier lieu à une interrogation sur le mouvement profond qui fait du monde moderne un univers désenchanté, c'est-à-dire un monde qui se caractérise par sa sortie progressive du religieux, son entrée dans l'histoire et le politique (Gauchet, 1985 ; Lefort, 1981), et qui de fait se produit lui-même dans un rapport, tragique sur le plan culturel (Simmel, 1988), d'objectivation du monde physique comme du monde social (Habermas, 1973 ; Weber, 1971). Comme toute technique du corps (Mauss, 1950), cette technique sportive originale constitue une voie d'accès pour analyser les réalités culturelles et sociales qu'elle médiatise (Vigarello, 1988), qu'il s'agisse des rapports différenciés que les hommes entretiennent aux traditions, aux croyances, à la violence (Élias & Dunning, 1994) ou à la santé (Vigarello, 1993). Comme toute technique, la préparation de l'avant-match au rugby s'inscrit dans des groupes sociaux dont les réalités culturelles, historiques, géographiques ne sont ni homogènes entre elles ni totalement contemporaines les unes des autres.

Dans le cadre de la pratique du rugby, la logique interne du système réglementaire en vigueur impose d'avancer pour gagner. Si la lutte pour l'espace est première, la maîtrise du combat s'impose comme un enjeu intermédiaire capital pour l'emporter (Parlebas, 1986). De fait, la circulation du ballon est soumise aux injonctions d'un rugueux corps à corps qui mobilise, chez les journalistes, les commentateurs et les pratiquants, un vocabulaire vernaculaire imprégné de métaphores guerrières, liées à un imaginaire « de la horde et du territoire » (Jeu, 1984). L'effort d'objectivation de la pratique et de l'enseignement du rugby (AEEPS, 1988 ; AEEPS, 1991 ; Deleplace, 1966 ; Deleplace, 1979 ; Skréla, 2000 ; Villepreux, 1991 ; Villepreux, 1993 ; Villepreux, P., Brochard, F. & Jeandroz, M., 2007), qui diffuse à partir du plus haut-niveau et s'impose progressivement aux différents niveaux de pratique (Moles, 1999), ne doit pas masquer l'ampleur et la diversité des formes de résistance, qui tiennent aux enracinements culturels et sociaux (Coq, 1978 ; Pociello, 1983), et qui bousculent des usages établis nombreux et par nature enchevêtrés (Féménias, 2007).

Cette objectivation affecte aujourd'hui les préparations d'avant-matches des équipes professionnelles, qui cherchent des formes de mobilisation qui ne perturbent ni la concentration ni la sérénité des joueurs avant les rencontres. Les caméras de télévision, désormais présentes dans les vestiaires du rugby professionnel, révèlent de nouvelles formes de socialisation médiatiques : après avoir longtemps refusé d'être vus, joueurs et entraîneurs acceptent de se savoir visibles (Lochard, 2008). Par leur présence, ces caméras font entrer le vestiaire dans le régime scopique de la présentation télévisuelle du sport sur petit écran (Nel, 1996), et mettent en place une nouvelle configuration et une nouvelle compétence scopiques. Longtemps condamnée à ne montrer qu'une porte fermée, la télévision installait une attente, et plaçait commentateurs et téléspectateurs dans la tension qui entoure le match. L'ouverture de la porte révélait, avec le surgissement des protagonistes dans le couloir, des joueurs portant « le masque », transformés et méconnaissables, défiants sinon ef-

frayants, pressés d'en découdre. Cette publicisation du « privé » ou de « l'intime », qui correspond à un désir de couvrir et de mettre en spectacle l'événement dans sa totalité (Derèze, 1998), impose désormais aux joueurs professionnels et aux chargés de communication qui les entourent, une présentation de soi toujours plus construite et contrôlée.

Cette évolution du haut-niveau trouve un écho dans nombre de pratiques d'équipes amateurs contemporaines, minoritaires mais bien réelles, de tous niveaux, qui filment et diffusent sur internet leurs préparations collectives d'avant-matches. Si la démarche est ici volontaire, elle ne s'inscrit évidemment pas dans le même dispositif de captation, de réalisation et de diffusion, et n'obéit pas aux mêmes exigences de contrôle de soi. Ces exhibitions sont aussi des accréditations d'existence, qui se satisfont d'une mise en scène enregistrée et diffusée (de façon plus ou moins ouverte) de soi sur internet (Lochard, 2008).

Ces dévoilements subis, consentis ou désirés, pour autant, ne vont pas de soi, et le vestiaire demeure, comme on le verra, un moment d'intimité collective protégée. L'article reconstruit le travail du vestiaire de manière idéale-typique (Schnapper, 1999 ; Weber, 1965). Il s'appuie sur un corpus qui rassemble des données d'observation, des extraits d'entretiens, des récits, et des interprétations par nature hétérogènes.

Le recours à la description, au plus près du perçu, cherche à exhumer les significations, explicites ou latentes, très souvent ambiguës (proximité corporelle, par exemple), qui sont contenues dans le sensible. L'article s'appuie sur des observations qui certes sont générales (on aurait pu décrire par le menu le passage au vestiaire d'une équipe précise, lors d'un match précis), mais qui se prétendent fiables car elles ont été conduites depuis plus de vingt ans par les deux auteurs, les expériences de joueurs de ces derniers couvrant l'ensemble des niveaux élites jeunes (championnats élite, espoirs, sélections) et des niveaux de fédérales (de la Fédérale 3 à la Fédérale 1) du rugby français actuel (1992-2014). L'un des auteurs a également exercé, ces dernières années, comme entraîneur de haut niveau (auprès d'une sélection internationale, auprès d'équipes Reichel), ainsi que comme préparateur mental de joueurs et d'équipes évoluant aux niveaux professionnels français (de TOP 14 et de PRO D2). Sur la base d'une description des échanges et des communications, description d'une technique qui est aussi un processus de préparation, dont l'ordre chronologique des étapes importe, l'article reconstitue la teneur symbolique des échanges, c'est-à-dire cherche à reconstituer le plus fidèlement possible aux intentions des acteurs en situation les significations des actions observées. La restitution du processus dans son ensemble montre l'efficacité d'une médiation qui privilégie le recours aux sens. L'article prend pour repères les trois postulats gouvernant la construction scientifique d'une compréhension du monde social, tels qu'ils ont été énoncés par Alfred Schütz (Blin, 1995 ; Schütz, 1987) : consistance logique d'un propos qui souhaite rendre intelligible, interprétation subjective qui rend compte des typifications en usage dans la communauté étudiée, adéquation qui se vérifie dans le fait que les étudiés « s'y retrouvent » dans ce que le chercheur établit en matière de

signification. Il s'agit bien de comprendre à quelles demandes la pratique de l'avant-match répond, en quoi cette pratique procède d'une adhésion, et d'interpréter ce que cette mise en scène produit en elle-même. Les descriptions et les interprétations produites ont été soumises à quelques observés et/ou interviewés, et discutées avec eux.

Le corpus comprend également une série d'entretiens réalisés auprès de joueurs et d'entraîneurs (n=21), ainsi que des témoignages publiés par des champions et des entraîneurs qui sont devenus, par le jeu de leur exposition médiatique, des figures visibles. Le corpus comprend enfin des propos empruntés à une littérature très diversifiée, mais accessible à tous, c'est-à-dire y compris aux non-pratiquants. On les trouve dans les documents techniques publiés par les entraîneurs (on ne retiendra ici que 12 ouvrages techniques ou chapitres d'ouvrages techniques, identifiables en bibliographie, afin de ne pas trop alourdir le nombre de références), 2 romans (un ancien joueur devenu journaliste de télévision et écrivain, et un écrivain-éditeur sont utilisés, pour montrer que sous la plume des écrivains, le vestiaire fait sens et donne à imaginer), 4 « mémoires », récits de témoignage qui contiennent également une dimension essayiste (deux entraîneurs et deux joueurs), et 23 références « savantes », qui se trouvent le plus souvent éparpillées dans la littérature scientifique.

Les normes éditoriales de la revue font qu'apparaissent parfois à l'intérieur des mêmes parenthèses les références d'un document analysé et celles d'un document d'analyse (thèse, article, ouvrage scientifique). Cette particularité tient surtout à l'importance que nous accordons au sens que les acteurs donnent à leurs pratiques, à la réflexivité dont ils font preuve. La réflexivité désigne en sociologie la capacité pour un sujet d'analyser sa propre situation et son activité, d'en reconstruire la genèse, les procédés ou les conséquences. Simmel (1988) ou plus récemment Habermas (1987) et Giddens (1994) voient dans cette distance à soi, plus qu'un universel du comportement humain, un trait caractéristique de la condition moderne. Par ailleurs l'acception ethnométhodologique du terme désigne par réflexivité des pratiques qui à la fois décrivent et constituent un cadre social, l'équivalence entre décrire et produire une interaction, entre la compréhension et l'expression de cette compréhension. Nous retiendrons ces deux acceptions, dans la mesure où les pratiquants et les entraîneurs ne cessent de dire pour faire, de dire pour comprendre et faire comprendre, de définir le sens de l'être ensemble des groupes auxquels ils participent ou dont ils prennent en charge le destin.

## **2. Repousser la montée d'angoisse, aménager l'attente**

L'approche du match constitue pour toute équipe sportive un moment délicat. Si les clubs convoquaient encore, dans les années 1990, les joueurs plusieurs heures avant le match, les entraîneurs des niveaux élite (professionnels, élites jeunes) optent aujourd'hui assez fréquemment pour des préparations dites « à l'anglo-saxonne », qui rassemblent les joueurs environ une heure et demie avant le match, soit « au dernier moment ». La séparation et l'isolement du groupe, qui exigeaient un lever

tôt, un entraînement dit « de décrassage » le matin, un repas pris en commun puis une longue attente avant le briefing, le vestiaire et enfin le match, sont aujourd'hui de plus en plus controversés à haut-niveau, où les experts les jugent contre-productifs.

Avant un match, écrit Laurent Cabannes (1993, p.106), « on sent monter l'angoisse, on pourrait la palper ». Pour ceux qui vont combattre, l'attente est particulièrement inconfortable : il s'agit désormais de « garder du jus », et de repousser le moment de la montée d'anxiété. La distraction (par le jeu, l'écoute de musique, la lecture, les appels téléphoniques, etc.) devient également de plus en plus acceptée comme une stratégie de régulation émotionnelle. Une heure trente avant le match, les joueurs se rassemblent dans une salle, pour un dernier briefing, d'une quinzaine de minutes. Le groupe se retire, s'isole, fait retraite. L'entraîneur rappelle les enjeux sportifs qui pèsent sur la rencontre : place de l'équipe dans le classement, forces et faiblesses de l'équipe adverse, régulations du jeu à opérer au vu des rencontres antérieures, remaniements de l'équipe qu'il effectuera au fil du match, objectifs.

« A partir de [là], confie un entraîneur, il faut que tout le monde soit sur le même truc. Et là, tu vas déceler des choses dans les attitudes : quand tu vas parler, il y en a qui vont commencer à trembler, tu vas voir des visages se fermer progressivement, il y en a qui vont peut-être encore rigoler... Et c'est là qu'il te faut avoir une bonne connaissance de l'individu : t'en as qui peuvent rigoler jusqu'à 14 heures 55 et répondre présents à 15 heures ! Parce que tu en as qui sont très forts là-dessus ! Mais là, je crois que [...] tu rentres définitivement dans le match : le joueur a [moins de] deux heures pour se concentrer, c'est bien et c'est pas de trop. Moi, mon expérience me dit que si tu mets les garçons sous pression le mercredi, le vendredi, le dimanche matin, si vraiment tu mets la grosse pression, tu les tues... La pression, il faut la faire monter progressivement... Je ne crois pas que l'individu ait vraiment de grosses capacités de concentration : c'est le groupe, l'effet du groupe, sa dynamique propre qui va l'amener à se concentrer. C'est donc vis-à-vis de cette ambiance, de ce climat qu'il faut être très attentif, vigilant. Il faut donc savoir jouer avec cette pression qui monte et qui descend au cours de la semaine, tout en privilégiant une continuité. Tu joues avec ce que j'appelle moi des temps forts et des temps faibles. [...] Des repères, un minimum de discipline par rapport à certaines choses, c'est ça qui te permet aussi de gérer ce rythme fait de temps forts, très intenses, où tu demandes beaucoup, et ces temps de relâche, qui permettent aussi d'évacuer, en terme de stress ou de fatigue... »

En remettant à chacun son maillot, l'entraîneur investit la préparation d'une solennité supplémentaire et marque son pouvoir vis-à-vis de ceux qui figurent sur la feuille de match, qui par lui ont été choisis, et qui sont investis d'une mission qui les dépasse : interpellés tour à tour, en quelques mots, sur le rôle qu'ils ont à jouer, ces « élus » endossent symboliquement une responsabilité, et se devront de jouer pour d'autres (partenaires, membres du club, supporters), qu'ils représentent.

### 3. Se réfugier au vestiaire, dans les entrailles du stade : une immersion sonore

13h45 : les joueurs rejoignent le vestiaire, c'est un soulagement. Avec l'entrée au vestiaire une limite est franchie : les téléphones portables sont désormais coupés, et la porte est de fait souvent gardée par un dirigeant, qui filtre les entrées et dissuade les importuns de jeter un coup d'œil.

« Le portable, on l'éteint, parce que ça peut être perturbateur... imaginez-vous, il y a un téléphone quand on est avec l'entraîneur... ou au milieu des discours où il y a des paroles, ce n'est pas possible. Le portable il est éteint de quand on rentre jusqu'à la fin du match. » ; « Quand on rentre dans un vestiaire, on rentre dans un cocon, c'est notre cocon, notre chez nous, il ne faut pas qu'il y ait des parasites qui viennent nous déranger » ; « Dans le vestiaire, il n'y a personne qui rentre sauf l'entraîneur »

Un lieu d'intimité sociale, connu et reconnu de tous, institué comme tel aux yeux des joueurs, des dirigeants et des extérieurs, apparaît. Dans les entrailles du stade, sous la tribune et parfois sous terre, littéralement enfermée, dans un espace souvent sombre ou obscur, l'équipe s'isole, se replie sur elle-même. Une séparation matérielle et symbolique s'instaure entre un dehors et un dedans, entre un « eux » et un « nous », un avant et un après (Soudière, 2000).

« Ça n'appartient qu'aux joueurs ce qui se passe là-dedans, confie un joueur, ça n'appartient ni aux femmes, ni aux enfants... ça n'appartient pas non plus au patron de la plus grosse entreprise de la ville... aux sponsors... ce sont des moments intimes, qui n'appartiennent qu'au groupe, il n'y a pas à les étaler, à les divulguer sur la place publique. »

Lieu d'intimité sociale, le vestiaire d'une équipe de sports collectifs est entouré d'un esprit de secret, qui protège ce qui s'y passe et ceux qui y passent (Beaud, 2011). Daniel Herrero (*ibid.*, p. 95) justifie son refus d'ouvrir le vestiaire aux journalistes à partir d'une expérience de reportage malheureuse, qui montrait, caméra au poing :

« mais sans explication, sans précaution. Ce n'était ni beau ni noble. On leur ouvre la caverne d'Ali-Baba et ils saccagent. Là, ça m'a fait de la peine. Un vestiaire pas beau, quoi de plus normal ? Parce que, dis-moi, un accouchement, c'est beau ? Moralement, peut-être. Mais comme spectacle, bonsoir ! Un vestiaire c'est idem. On y accouche. C'est un lieu de gestation. C'est un utérus. Un point où s'organise la vie. C'est un nid, chaud, douillet, un sas de transformation. Le vestiaire d'avant-match, c'est la caverne des mutations, le moyeu du grand tourbillon, de l'effervescence. »

On retrouve dans ces propos à la fois la condamnation d'un acte de profanation, qui témoigne du caractère « sacré » de cet espace réservé, ainsi que nombre de symboles associés à la période de liminarité des rites de passage. Pierre Sansot (1990, p.43) obtient d'un autre entraîneur une réponse équivalente :



« il faut qu'ils deviennent un. Pour se produire, ce retour à l'unicité exige le calme : davantage, une coupure totale avec le monde extérieur. Cette alchimie humaine tient presque de l'exceptionnel ; elle s'accomplira à travers toutes sortes de précautions et de rituels, avec l'aide d'un enchanteur-magicien qui peut être l'entraîneur. [...] Le miracle n'opère pas toujours ».

Chacun prend place, dépose ses affaires et s'installe. La répartition spatiale des 22 joueurs (ou 23 selon le niveau de pratique) inscrits sur la feuille de match obéit à une logique implicite, qui veut que des usages soient respectés : souvent, les plus jeunes, les moins expérimentés, déposent leurs affaires après que les « tauliers » aient fait leur choix. Lorsque l'équipe joue à domicile, les places sont souvent attribuées, en particulier chez les professionnels, et il arrive que les maillots soient préalablement disposés sur les porte-manteaux, comme pour signifier à chacun quelle est sa place et ce qui l'attend. Les avants et les trois-quarts forment, le plus souvent, deux groupes distincts. Tout se passe comme si chacun retrouvait, par cette distribution dans l'espace, sa place dans la structuration sportive de l'équipe, qui différencie les statuts (novices/tauliers) et les rôles (avants/arrières).

L'enfermement au vestiaire conjugué, dans cette première phase de la préparation, gravité, lenteur et silence.

« Chacun vit cette approche de l'heure fatidique à sa façon, certains crispés ou concentrés sur leurs pensées, d'autres faussement détendus, témoigne Laurent Cabannes (1993, p.106). [...] Nous sommes plongés dans le monde subaquatique du silence. [...] Je suis dans [le groupe] des avants. [Mon voisin] retire sa chemise avec la gravité d'un gladiateur qui va jouer sa vie dans l'arène et chacun de ses gestes va se décomposer avec cette même pesanteur méditative. Ce sont des minutes de sensations intenses. » ; Daniel Herrero (*ibid.*, p. 96) témoigne lui aussi de la difficulté qu'il y a à « quitter l'habit de pékin pour mettre l'habit de combat. Faut se bouger la tripe [...] pour poser l'habit de semaine et enfiler l'habit du dimanche. [...] La métamorphose est douloureuse. »

Chacun se défait lentement de ses vêtements, attributs qui renvoient à son inscription et à sa trajectoire sociale et existentielle, extra-sportive. Comme s'il s'agissait de mourir à soi afin de regagner une forme d'indifférenciation par la nudité. Tous insistent sur cette séparation symbolique, qui consiste à « laisser le civil au vestiaire ». On parle aussi de laisser son angoisse au vestiaire. La lenteur des gestes, des étirements qu'on réalise, la profondeur des respirations, ont pour fonction de se détendre, de se relâcher et de se concentrer ou, comme le disent les pratiquants, de « descendre dans les profondeurs de soi », de « faire le vide ». Faire le vide, se vider de tout ce qui gêne, de tout ce qui pèse. Précaution élémentaire, pour beaucoup :

passer une dernière fois aux toilettes<sup>1</sup>. Considéré comme une forme de rituel collectif (Darbon, 1995), elle est surtout signe d'une anxiété prenant place chez les joueurs, et significative de cette fameuse montée d'angoisse si souvent décrite par les acteurs de ce jeu.

Signe des temps, des outils numériques sont de plus en plus utilisés dans les vestiaires, principalement pour se préparer en musique. Comme toute pratique nouvelle, le recours à la musique se fait de manière empirique, sans contrôle précis de ses effets. L'écoute individuelle, avec des écouteurs sur les oreilles, est aujourd'hui la plus répandue. La musique sert à se distraire de l'enjeu, à renforcer la concentration, ou encore à développer le niveau de motivation et d'activation physiologique d'avant-match. Appréciés du joueur, choisis par lui, les morceaux peuvent aussi avoir pour lui une signification affective particulière, qui l'aide à ressentir certaines émotions correspondant à un état psycho-physiologique visé. Si les musiques plutôt calmes sont généralement choisies pour contrôler l'anxiété, les morceaux les plus rythmés visent à augmenter l'activation d'avant-match. Des pratiques d'écoute collective se développent également. Lorsque l'usage n'est pas préparé en amont, le vestiaire devient généralement le lieu d'une diffusion de musiques rythmées, avec un fort volume, comme pour répondre à des demandes d'activation et d'agressivité.

Ces stratégies de régulation émotionnelle sont aujourd'hui connues et reconnues dans le domaine de la psychologie du sport. Dans les pratiques de préparation pré-compétitive du haut niveau, des approches réfléchies et concertées s'élaborent entre les athlètes et le préparateur mental. Ce dernier travaille avec chaque joueur afin de connaître ses pratiques, d'identifier sa zone individuelle optimale de fonctionnement (IZOF ; Hanin, 2000), et de déterminer avec lui quels types de musiques écouter, en fonction des périodes de préparation, afin d'aider l'athlète à rentrer plus facilement dans sa zone. Des play-lists sont alors créées avec le joueur, et utilisées lors des différentes étapes de la routine pré-compétitive collective.

Par extension, la recherche d'optimisation de la performance amène désormais les préparateurs mentaux et/ou coaches à de plus en plus utiliser l'outil vidéo en créant des clips vidéos motivationnels, faisant ainsi entrer dans le vestiaire des constructions non seulement sonores, mais également visuelles.

Cette individualisation et cette technologisation des conduites témoignent d'une extension au rugby de pratiques qui existaient déjà dans d'autres cultures sportives. L'avènement d'un rugby professionnel et sa participation croissante à « l'élément » médiatique (Derèze, 1998) accélèrent la diffusion de pratiques issues du haut-niveau<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> Sébastien Darbon (1995, p. 124), étonné de voir les rugbymen si souvent uriner ensemble, relève un proverbe italien qu'il traduit par « celui qui ne pisse pas avec les autres est soit un voleur, soit un espion », comme si cette pratique répétée signifiait que l'on n'a « rien à cacher » à l'intérieur de l'équipe.

<sup>2</sup> Le huis clos n'en est pas toujours un depuis les succès des documentaires de Meunier (*Les yeux dans les Bleus*, 1998), dont Lafon et Pelletier (*Derrière Laporte*, 2003) ont appliqué le format au rugby ; certains

#### 4. Accumuler lentement des protections, désapprendre la peur

L'ambiance est faite de gravité et d'application. Daniel Herrero (*ibid.*, p. 90) décrit « des hommes fragiles qui cherchent et aspirent à la transcendance », et montre des joueurs qui vont, par une multitude de gestes, « implorer la puissance et la confiance des dieux ». En nous disant à quel point « tout leur est signe et crainte », l'entraîneur nous fait penser à l'enseignement de Dumézil (1969, p. 60), qui dit que les dieux des guerriers « étaient connus pour être instables », signifiant en cela que la puissance au combat n'est jamais « acquise », comme le rappelle sans cesse aux plus confiants son élément même, la bataille. Certains joueurs en vomissent.

Isolement, secret, silence, lenteur et à présent nudité : tout concourt au sentiment de partager de l'intimité, et de fait à surinvestir l'appartenance au groupe, comme pour « désapprendre la peur ». La préparation est construite sous la forme d'une routine, en fonction d'étapes nécessaires se déroulant le long d'un fil temporel, et intègre donc fatalement un décompte du temps qui passe.

« Il y a toujours quelqu'un qui garde l'heure, par exemple moi j'ai toujours ma montre et je regarde l'heure toutes les dix minutes, il y en a qui n'en ont pas besoin... Il y a toujours quelqu'un qui a l'heure... ou le préparateur physique... C'est comme quand on est sur le terrain, le temps est toujours compté par quelqu'un. »

L'entraîneur scande la préparation, comme pour rassurer, comme si les joueurs craignaient d'en manquer, d'avoir à se presser. À cette lenteur viscérale se joint une qualité thermique. Il s'agit d'une chaleur douce, d'une chaleur lente, qui fait du vestiaire une terre du repos (Bachelard, 1948), un ventre valorisé, symbole de la descente heureuse, qui exorcise par son aspect répétitif un rapport angoissé au temps. La lenteur et le caractère rituel, séquencé et connu, de la préparation correspondent à une forme d'appropriation de la durée : ritualisé, le passage du vestiaire convertit progressivement les ressentis négatifs d'angoisse et d'effroi, de chute symbolique, que suscite l'affrontement à venir, en descente et en délectation de l'intimité chaleureuse, lentement pénétrée (Durand, 1992, p.229).

Tous captent l'ambiance, qui dit que le combat sera rude. Tous cherchent un réconfort dans la minutie d'une préparation optimale du corps et de l'esprit. Deux ou trois grandes « pharmacies » sont réparties dans le vestiaire. Avec elles va bientôt s'ouvrir un étonnant manège, qui met en jeu une esthétique très médicalisée.

Pour Daniel Herrero (*ibid.*, p. 97), c'est avec les années soixante-dix que le vestiaire entre « dans l'ère du laboratoire ». Sans transition, on serait passé « de l'étable à la clinique » : « un produit utile et parfois beau a envahi [...] l'espace du vestiaire et le corps des joueurs. Sorte de plâtre léger, de bande solide, d'élastique rigide, de

---

avant-matches télévisés prolongent cette logique intrusive en diffusant en lucarne des images de vestiaires, ou de salles d'échauffement, équipés le plus souvent, pour l'occasion, de caméras fixes.

peinture épaisse, de colle pénible, de ficelle large, l'Elastoplaste règne en maître. [...] Il attaque, par sa polyvalence, toutes les angoisses des joueurs et transforme le corps en miraculé ou en Ramsès. Agaçant mais sécurisant. L'abus donne de l'originalité. [...] Le strapping est devenu le compagnon de beaucoup, l'allié du kiné, le Temesta de l'entraîneur. Bandage strict et efficace, il fait courir le boiteux, sauter le handicapé, jouer l'infirmes. Gloire à lui. »

Épaules et genoux strappés, maintenus et protégés par de savantes constructions, réalisées par des kinésithérapeutes ou apprises à leur contact, les joueurs vont encore se protéger par le recours à toutes sortes de pommades et de crèmes chauffantes. L'huile camphrée, puis des crèmes plus épaisses, permettront de trouver dans le contact physique du massage, dans ce rapport à même la peau, de quoi se rassurer. Après quoi les joueurs pourront revêtir, avant d'endosser le maillot, tout ou partie d'une véritable armure de protection. Constitutifs d'une panoplie du combattant, de nombreux objets ont fait leur apparition dans les années 2000 sur le marché des équipements dévolus à la pratique du rugby. La gamme s'est considérablement étoffée avec le passage au professionnalisme et l'exposition médiatique croissante de ce sport : au port du protège-dents, dont l'usage n'était pas si répandu encore dans les années 80, se sont ajoutés celui des protège-tibias et de la coquille dans les années 90, mais aussi désormais d'un plastron, d'épaulières, ainsi que d'un casque. Une fois ces protections revêtues, viennent les applications des crèmes grasses, comme la vaseline, qui se dispose, par paquets, sur les points saillants du visage (arcades sourcilières, nez, pommettes, front, oreilles) : la crème lubrifie et limite les frottements, réduit les risques de plaies, contient les saignements.

Tous ces objets témoignent d'une demande sociale et d'une forme de rapport à soi. On voit d'abord combien la préparation au combat engage un travail d'accumulation – une surdétermination symbolique – qui répond à une demande de protection, prenant racines sur une faiblesse supposée du corps qui « médicalise » l'esthétique sportive. Un joueur confie son excitation : il parle des « frissons » que procure cette préparation, qui amène chacun, progressivement, à se sentir plus fort et plus confiant. Herrero (*ibid.*, p.93), en conteur et en meneur d'hommes, fait du vestiaire « la tanière du grand frisson », l'antre d'une sensation partagée et fondatrice pour le collectif. L'accumulation des bandages, des crèmes, des emplâtres et des attèles manifeste une forme de plaisir, met en scène et esthétique quelque chose qui relève du médical. En retour, chacun jouit de se sentir scientifiquement suivi<sup>3</sup> et techniquement paré, ou préparé. On voit ici comment le sport s'inscrit dans une rhétorique médicale du plaisir (Baudry, 1991), qui témoigne de la valeur inédite et

---

<sup>3</sup>Les équipes accèdent, avec le haut-niveau, à un suivi médicalisé qui tend à devenir longitudinal et qui intègre à l'équipe des techniciens une cellule médicale toujours plus étoffée, composée de médecins, de masseurs kinésithérapeutes, d'ostéopathes, de diététiciens et plus récemment de psychologues.

de l'emprise paradigmatique de la médecine moderne dans nos sociétés (Adam et Herzlich, 1994).

Au-delà, la préparation organise et médiatise les conditions d'un retour sur soi. Le corps propre est un objet d'investissement narcissique qu'il s'agit de connaître et de maîtriser, pour mieux se connaître et se maîtriser. La préparation avive la conscience et la connaissance de soi, et mobilise cette certitude très actuelle de rencontrer une forme de vérité de soi en explorant l'épaisseur du sentir. Cette attention épouse et prolonge l'image d'une santé indéfiniment perfectible, inscrite dans une dynamique de mieux-être, ayant pour perspective un corps susceptible de transformations sans fin (Vigarello, 1993). Cette concentration sur ce que le corps permet de vivre obscurément renvoie à l'idée d'une profondeur de soi, comme si cette épaisseur sensible contenait en elle-même une vérité, comme si savoir l'explorer équivalait, pour le sujet, à savoir mieux s'éclairer (Vigarello, 2001).

##### **5. L'odeur du camphre, la chaleur qui pénètre : communier par le dedans**

L'ouverture des pharmacies déclenche l'ouverture d'un étonnant ballet, qui mérite d'approfondir la description et de donner à interpréter. Laissons à Daniel Herro (ibid., p. 97) le soin d'en dévoiler les formes :

« surgissent des coffres les crèmes multicolores, les blanches dont on s'enduit beaucoup, les brunes que l'on utilise avec parcimonie, les grasses dont on abuse. Véritable loge d'acteurs où les poudres et les parfums ont laissé place aux peintures de feu, le vestiaire bouillonne ».

Grasse et chauffante, l'huile camphrée ouvre le bal. Bon nombre s'en appliquent sur les jambes et sur les cuisses avec application, en silence. Identifiable immédiatement, le parfum du camphre imprègne le vestiaire et fonctionne comme un repère olfactif, qui signale une nouvelle étape de la préparation, celle des massages. L'odeur d'embrocation devient de plus en plus insistante, presque enivrante.

Ces effluves de camphre planent toujours dans les entrailles bétonnées des stades de rugby, au point de symboliser à elles seules les dimanches de match. Associées à des états émotionnels intenses, ces immersions olfactives fonctionnent comme des mots de passe, comme des repères sensibles immédiatement identifiables, qui provoquent l'anamnèse, la remémoration et la reconnaissance réciproque entre ceux qui les sentent à nouveau, même bien des années plus tard, et bien au-delà de leurs carrières de joueurs. Comme certaines musiques marquent à jamais des individus, ces effluves d'avant-match marquent les joueurs de rugby pour le restant de leur vie.

Chaussés et torsos nus, les joueurs en viennent bientôt aux parties du corps les plus inaccessibles, mais aussi les plus sensibles, les plus fragiles, les plus exposées aux chocs. Chacun fait appel à un soignant, kinésithérapeute, bénévole ou partenaire, habitué sinon fidèle, à qui il confie le soin de lui masser le dos, les épaules, la nuque, avec des crèmes plus épaisses, plus difficiles à faire pénétrer. Ces onguents

sont appréciés pour leurs qualités thermiques : s'ils n'échauffent les muscles qu'en surface, ils diffusent une sensation de chaleur intense, au niveau de la peau elle-même. Cette sensation, loin d'être cantonnée aux périodes les plus rigoureuses de l'hiver, est recherchée sinon cultivée pour elle-même.

Les massages, qui engagent des échanges par contact, des contacts par frottement, constituent des expériences fortes et symboliquement riches, qui rendent visibles la réagrégation en équipe, comme si « tout ce qui frotte, tout ce qui brûle, tout ce qui électrise [était] immédiatement susceptible d'expliquer la génération » (Bachelard, 1949, p. 55). Le massage redit l'échange : on le donne, on le reçoit, on le rend. Le massé ferme les yeux, se concentre, laisse passivement la chaleur pénétrer. Le masseur s'active, et se montre d'autant plus énergique que, pour lever toute ambiguïté, la main ne doit pas être caressante, ne doit pas être douce, ne doit pas être féminine.

Alternance des postures, des rythmes, des rôles (masseur/massé), caractère brillant, glissant, luisant des pommades, des huiles... on masse à pleines mains, énergiquement, presque douloureusement, pour neutraliser toute équivoque. L'échange se fait même rugueux – les mains de « Doumé », travailleur du BTP, sont comparées à des râpes à fromage, comme pour éviter toute ambiguïté liée à une signification potentiellement sexuelle du processus. Le rythme du massage est progressif : on commence par répandre, par étaler la crème, pour tendre vers un point où le frottement devient rageur. La main qui s'énerve laisse deviner une rage intime (Bachelard, 1949, p. 69). On est ici dans l'expérience d'une chaleur que l'on possède et que l'on partage, qu'on garde jalousement, qu'on ne donne qu'à un complice. Bachelard nous éclaire, en montrant que cette capacité de pénétrer, « d'aller à l'intérieur des choses, à l'intérieur des êtres, est une séduction de la chaleur intime. Où l'œil ne va pas, où la main n'entre pas, la chaleur s'insinue » (1949, p. 75). Cet échange physique déclenche aussi très fréquemment, lorsque les conditions s'y prêtent, des confessions de la part du massé. La réciprocité des soins médiatise une communion par le dedans, donnent à l'équipe l'occasion de faire corps, de faire peau commune : par la chaleur de ce contact, de cet échange tactile et silencieux, on adhère au sens, et aux autres par les sens.

La peau rougit et les visages se ferment. L'haptique conduit l'optique : la détermination de chacun devient plus manifeste. Cette expression obligatoire est comme réglée par l'étiquette : les joueurs « ont le masque ». Le massage fonctionne comme un appel à participer : il s'agit d'être à la fois soi-même et cet autre, ce double combatif, capable de violence, dans lequel on se projette. L'accélération progressive des massages, qui finissent éternés, accompagne une forme de montée en puissance et d'ensauvagement de soi. Le massage manifeste la volonté du masseur, une détermination qui, transmise « activement » et par contact au massé, vivifie la flamme qui l'anime.

## 6. Le grand frisson : le meneur, le maillot, le terrain

Une fois strappés et massés, déjà en sueur, une fois pommadés de vaseline et autres liniments, les joueurs forment un cercle, autour d'un leader (généralement le capitaine ou le coach), qui prend la parole. Il est 14h15. Il appartient au leader de parler à son équipe, et il lui incombe de parler au nom de l'équipe : c'est son privilège et son devoir, sa fonction propre, sa compétence (au sens juridique du terme) que de notifier au groupe ce qu'il est et ce qu'il a à être (Bourdieu, 1982a).

Son discours fait référence au maillot, aux valeurs, exhorte les joueurs, les appelle à combattre. Le discours porte, déclenche des frissons, des tremblements, fait monter les larmes aux yeux des plus sensibles.

« Pour nous c'est important d'avoir les couleurs et de se dire qu'on défend aussi les couleurs... un emblème et un maillot, il est sacré... quand tu as décidé de faire quelque chose, déjà rien que de le mettre ça fait plaisir. »

Le maillot, ce qui peut faire pleurer, ce pour quoi on va suer, et au besoin saigner : l'uniforme, qui rappelle l'équipe, l'appartenance, l'identité commune, celle à laquelle chacun a librement choisi de consacrer du temps et des efforts, pour laquelle il va falloir se dépenser, se donner, s'engager, combattre, pour la faire exister et la manifester aujourd'hui publiquement. Le maillot, avec ce numéro qui rappelle à chacun son statut et son rôle, sa place dans les générations de joueurs qui l'ont précédé au poste. Ce numéro, dans lequel on se projette et par lequel on souhaite être identifié. Le maillot, par lequel on fait peau commune, par lequel on se lie à l'autre, par lequel on le porte, pour lequel on le supporte, pour lequel on est soi-même porté et supporté, par tout un public aussi, là, dehors, qui attend, qui commence à gronder. Les joueurs se tiennent par les épaules, par les maillots, expirent plus profondément, oscillent et sautillent sur place de concert. Ils se serrent, puis relâchent les contractions. Le bruit des crampons, qui crépitent sur le sol carrelé du vestiaire, rythme une préparation de plus en plus active. Si les avants, tournés vers le combat, se frottent, tête contre tête, se bousculent et se donnent des coups d'épaule, les trois quarts manipulent davantage le ballon, du bout des doigts, par des gestes rapides et précis, en sautillant sur place.

Cinq à dix minutes plus tard, c'est en sueur et en rangs serrés que tout le groupe sort du vestiaire, pour rejoindre en trottinant le stade principal et se regrouper derrière l'en-but, ou sur un terrain annexe. Seuls les grands stades disposent d'une salle d'échauffement couverte et attenante au vestiaire. Sous la conduite de l'entraîneur, du préparateur physique ou du capitaine débute une séance de courses, qui vont aller en accélérant, jusqu'à être hors d'haleine. Regroupés autour de l'entraîneur, qui réclame une discipline faite de combativité et de lucidité dans le jeu, les joueurs reprennent leur souffle et effectuent des exercices qui alternent les contractions et les étirements. Les différents groupes musculaires sont sollicités en profondeur. Une dernière série d'exercices, en opposition, s'enchaînent ensuite très vite : particulièrement engagés, ils exigent de maîtriser son agressivité, de l'inscrire dans des repères techniques.

Il est 14h50, et les joueurs regagnent une dernière fois le vestiaire, au pas de course. De nouveau disposés en cercle autour de leur meneur, ils respirent et trépigment comme un seul homme.

« Ce sont souvent les mêmes qui parlent. On a le capitaine, on a le spécialiste, juste avant qu'on rentre pour nous dire ce qu'on a à faire... Ce sont les mêmes personnes qui ont un rôle aussi spécifique dans l'équipe... par exemple, l'année dernière, on a un de nos coéquipiers qu'on n'a pas vu pendant plusieurs semaines, même un peu plus et qui est revenu du jour au lendemain, et qui est en fait un élément indispensable, et qui a pris la parole... Alors certes c'est gênant sur le fait qu'il n'était pas là... mais vu son niveau d'efficacité, d'agressivité et tout... c'était légitime... il avait la légitimité sur le terrain pour avoir la légitimité en parole parce que sinon, il se serait fait rembarré tout de suite. » ; « Les personnes qui prennent la parole à ce moment-là, c'est ceux qui ont entre-guillemets le droit. Ce n'est pas le petit jeune qui va faire ses premiers matchs en sénior qui va prendre la parole... quand on va avoir un match dur et qu'il faut défendre, il n'y a qu'un mec qui est vraiment fort en défense qui aura la légitimité de parler. C'est complètement naturel... j'ai aucun exemple pour quelqu'un qui prendrait la parole alors qu'il n'a pas lieu de le faire. » ; « Moi qui entraîne les moins de 17, c'est un peu la catégorie où l'on bascule et où le rugby ça commence à être de la vraie compétition, pour trouver les capitaines, moi c'est très simple, je ferme la porte du vestiaire et j'attends... celui qui va prendre la parole en premier, ce sera le capitaine. »

Celui qui parle, personnage clé de la préparation, ajoute à l'intensité dramatique de la scène une dernière représentation des valeurs partagées. Le discours prend cette fois pour repère le terrain, contour symbolique de la tâche, de l'équipe, du club et de la ville. Bien plus qu'une référence au terroir ou à l'identité locale, le terrain est d'abord vu et présenté, depuis le vestiaire d'avant match, comme une arène et comme un espace réservé, que seuls des élus peuvent fouler. C'est sur le terrain qu'il s'agira de « se grandir », c'est dans « l'arène » qu'il faudra, individuellement et collectivement, « faire ses preuves ». Fouler une pelouse à 15 heures, sous les clamours du public, se présente comme un honneur et comme un défi, comme une mise à l'épreuve. Manifestement, l'entrée sur la pelouse a en elle-même valeur d'initiation. Le discours ne manque pas de prendre appui sur l'équipe adverse, que l'on va rencontrer, affronter, châtier, pour la dominer. Affronter, faire face, tenir bon dans l'adversité, combattre : s'affirmer dans le rude. Défini dans ses formes, mais nullement dans son intensité, le combat appelle, dans l'engagement, à se dépasser. Le cercle se contracte et se relâche, comme un utérus qui expulse, comme un cœur qui bat. Les trois-quarts ne tardent pas à s'en extraire. La force que dégage le pack (des avants), plus soudé que jamais, mobilise une rêverie du concentré, une rêverie dans laquelle, comme l'écrit Bachelard (1949, p. 90), « la force demande à être compacte et pressée ». Entre les avants, les contacts se font plus rudes, plus agres-



sifs, plus violents, comme s'il s'agissait de laisser entrevoir une violence, trop longtemps contenue, qui ne demande qu'à éclater.

Un entraîneur confie la difficulté qu'il y a à gérer ces derniers instants : « l'humain, on ne doit pas lui faire faire n'importe quoi. [...] Il s'agit donc de maîtriser cette dimension affective. [...] Tu peux épanouir ton joueur en lui apprenant à dominer cette violence, cette agressivité... parce que l'activité demande cette agressivité, d'une certaine manière elle l'exige, elle la rend indispensable. Mais tu n'es pas là pour le faire disjoncter. Le joueur a besoin de sentir cette agressivité en lui et toi, tu dois lui apprendre non seulement à la réveiller, mais aussi à la contrôler. Il y a un équilibre à trouver. »

Il s'agit pour chacun de révéler quelque chose d'enfoui, quelque chose de caché, cette « part d'ombre » constitutive, cette agressivité que Dumézil (1969) identifie dans les mythes guerriers comme le « don de fureur », capacité à la démesure, à l'hybris, à l'excès, don qui constitue le résultat le plus précieux de l'initiation guerrière. Le pouvoir de métamorphose et les rêveries de la puissance potentielle, notamment par « emprunt » aux puissances de l'animalité, sont deux caractéristiques redondantes des mythes guerriers.

À l'issue de cet échauffement physiologique, psychologique et social, tous suent intensément. Tous se sentent désormais à l'étroit : trop de monde pour un si petit espace, trop d'activité pour si peu d'air. Le vestiaire bouillonne : il devient trop petit, il faut sortir. Comme si ce qu'il couvait pouvait déborder, par excès de chaleur, ou d'adrénaline. L'aspiration est au décloisonnement, au refus des limites : il est temps de surgir enfin dans la lumière, et d'en découdre.

## **7. Du passage et de son authenticité**

Au terme de ce passage, à quel point d'arrivée les joueurs sont-ils parvenus ? On comprend tout d'abord que cette préparation collective a pour fonction de gérer, et d'aider à surmonter ce que tous ceux qui produisent en public des performances (artistiques, sportives, autres) connaissent et appellent le trac. Mobiliser par les sens, dans l'avant-match, est une façon d'accorder les sensibilités et de focaliser les attentions sur les données perceptives jugées essentielles pour jouer ensemble. Ce travail de sensibilisation se réalise par immersion (sonore, olfactive, tactile, discursive), et permet en cela de focaliser les attentions en faisant abstraction du contexte ou de tous les éléments jugés non pertinents pour réaliser l'activité : il s'agit de devenir insensible aux interpellations du public, aux provocations de l'adversaire, aux douleurs qu'impliquent les chocs, etc. Le vestiaire d'avant-match est un haut lieu en ce qu'il permet de faire équipe (Duret, 2011) : il mobilise chacun en profondeur, par le recours à un sensible imprégné d'une forte charge symbolique, il exprime en gestes, en perceptions et en paroles les objectifs et les valeurs du groupes, ajuste et cadre les expériences, régule les affects en focalisant les attentions. Au terme d'un tel investissement, on comprend qu'il puisse être long et difficile, parfois douloureux, de

revenir à la vie civile. On trouve ici une des clés pour comprendre la troisième mi-temps, qui fonctionne comme un rite d'hospitalité vis-à-vis de l'équipe adverse, et de séparation à l'égard des coéquipiers. Avec elle s'engage une dissolution progressive du groupe des joueurs, de ses hiérarchies internes, des échanges qui le structurent.

Le monde du rugby ne constitue pour autant ni un monde social parfaitement homogène, ni une société totalement contemporaine à elle-même. Il est des entraîneurs qui vocifèrent, et des clubs qui théâtralisent un véritable projet d'intimidation, autour et à partir des vestiaires, qui se prolonge dans le tunnel qui conduit à la pelouse, puis sur le terrain. D'autres, beaucoup plus rares il est vrai, tels les joueurs du PUC, dont Mulligan (1965) raconte l'anarchie et l'esprit potache, et qui avant une demi-finale en 1958 décident d'entrer au stade (au vestiaire) nus et équipés d'une boîte à violon en guise de sac (Deleplace, 1998, p. 272). Autant dire que la théâtralité de l'avant-match tient aux enracinements sociaux et culturels variés des clubs (et également parfois aux besoins de ce jeu devenu sport-spectacle à l'ère du professionnalisme), qui en font parfois un repère identitaire, des groupes qui y aspirent et les reçoivent, des personnalités plus ou moins fragiles (Deleplace, 1998, p. 273) ou autonomes (Cabannes, 1993, p. 106) qui les composent, des entraîneurs qui aujourd'hui les prennent en charge. Le rugby a une histoire, et les évolutions du haut niveau tendent aujourd'hui vers des fins de préparation davantage focalisées sur la maîtrise de ses émotions et des phénomènes de contagion afin que chaque joueur, mais également le groupe en tant qu'entité, rentrent dans un état mental de performance.

Il convient, enfin, de restituer au vestiaire sa place dans la dynamique des échanges à partir desquels s'institue l'équipe comme système politique et comme constellation affective. L'incertitude liée au déroulement du combat collectif, qui exige de faire corps dans l'adversité, donne à la pratique une coloration socio-affective propre. L'équipe, communauté mise à l'épreuve, s'inscrit dans un double mouvement de tension entre un danger et un objectif communs, suffisamment puissants pour être intériorisés : l'équipe adverse, image inversée d'elle-même, ne se contente pas de l'agresser par le mystère de son être propre, comme le public, mais entend bien la faire déjouer et la dominer, afin de la faire chuter, pour la vaincre. Cette dynamique d'attraction et de rejet, de communion et d'hostilité offre aux projections positives et négatives deux objets à la fois nettement distingués et simultanément intimement liés, de telle sorte que l'adhésion à cette logique fait de l'appartenance un rejet, et du rejet une affiliation. Ainsi ordonnées et intriquées, projections et identifications se renforcent mutuellement et peuvent librement se déplacer, cristalliser sur une personne ou s'étendre à un collectif plus vaste. L'équipe constitue en cela un objet d'investissements affectifs d'autant plus puissants qu'ils se fondent sur un clivage du transfert.

L'adversité, structure émotionnelle et forme de socialisation (Simmel, 1999), impose de rassembler les forces et de concentrer les énergies afin de les mettre en œuvre dans une même direction, si bien que la structure interne de chacune des

équipes peut aller jusqu'à dominer « même la démocratie la plus parfaite en temps de paix » (Simmel, 1999, p. 320). Ainsi posée comme système politique et comme constellation affective (Ansart, 1983), l'équipe permet de mieux comprendre la nature du rapport au pouvoir et aux normes qui se dévoilent dans un vestiaire, c'est-à-dire de lier la question de leur légitimité à celle des liens affectifs (plaisir d'obéir, de se conformer, de dominer...) qui leurs sont inhérents.

Autant dire qu'il conviendrait d'interroger ce qui se joue lorsque chacun, en maillot, fait place à ce que Daniel Herrero (*ibid.*, p. 91) appelle l'homme authentique, « celui qu'on aimerait être ».

« Ce que je trouve génial dans ce sport, c'est que à partir du moment où on est en groupe, il n'y a plus de riche, de pauvre, le blanc, le noir... on est là juste 22 et on sait qu'à 15h il faut qu'on gagne le match et on a autant de respect pour tel joueur que pour un autre parce que nous, le seul critère de jugement, c'est ce qu'on fait sur le terrain. C'est sûr que si un gars il fuit, il se cache, il s'échappe, on ne va pas le respecter longtemps ; par contre un gars qui donne tout ce qu'il peut, il se fait surpasser par son adversaire, on le respectera. »

On voit ici que le sport, comme tout loisir, se présente comme une alternative possible, offerte à chacun, de manifester quelque chose de lui-même, une part librement choisie de son identité, qui excède et qu'on oppose aux étiquettes ou aux réifications ordinaires que chacun peut être amené à subir (pauvre, ouvrier, étudiant, immigré etc.), mais aussi comme occasion de construire la forme (cohérente, intégrée ou schizophrénique) et la texture (profondeur sémantique) d'une vie au croisement de multiples liens sociaux. Revêtir un maillot supporte ainsi des désirs ambivalents de « détermination » de soi aux yeux des autres : l'« hypo » d'une pratique « en dilettante », vis-à-vis de laquelle on marque une distance, comme l'« hyper » d'un investissement passionné, expriment ce mixte de distance et de stylisation que proposent les loisirs sportifs. Parce qu'elle est « pleinement esthétique », c'est-à-dire fondamentalement profane et ironique, la culture de loisir (Morin, 1962) propose un rapport ludique et « enchanté » au monde, c'est-à-dire des participations aussi intenses qu'éphémères.

### Références

- Abonnen, D. & Attali, M. (2006). De l'Amicale à l'AEEPS : des spécialistes au service de l'EPS. In M. Attali (Ed.), *L'univers professionnel des enseignants d'éducation physique de 1940 à nos jours* (p. 62-89). Paris : Vuibert.
- Adam, P. & Herzlich, C. (1994). *Sociologie de la maladie et de la médecine*. Paris : Nathan.
- AEEPS. (Ed.) (1988). *Marcillac 88, rapport du stage international rugby*. Paris : AEEPS.
- AEEPS. (Ed.) (1991). *Marcillac, les forums du rugby*. Paris : AEEPS.
- Ansart, P. (1983). *La gestion des passions politiques*. Lausanne : L'âge d'homme.

- Anzieu, D. & Martin, J-Y. (1968). *La dynamique des groupes restreints*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Anzieu, D. (1999). *Le groupe et l'inconscient*. Paris : Dunod.
- Attali, M. (Ed.) (2006). *L'univers professionnel des enseignants d'éducation physique de 1940 à nos jours*. Paris : Vuibert.
- Augustin, J-P. & Garrigou, A. (1985). *Le rugby démêlé*. Bordeaux : Le Mascaret.
- Bachelard, G. (1948). *La terre ou les rêveries du repos*. Paris : José Corti.
- Bachelard, G. (1949). *La psychanalyse du feu*. Paris : Gallimard.
- Baudry, P. (1991). *Le corps extrême*. Paris : L'Harmattan.
- Beaud, S. & Guimard, P. (2011). *Traîtres à la nation ? Un autre regard sur la grève des Bleus en Afrique du Sud*. Paris : La découverte.
- Blin, T. (1995). *Phénoménologie et sociologie compréhensive. Sur Alfred Schütz*. Paris : L'Harmattan.
- Bourdieu, P. (1982a). Les rites d'institution. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 43, 58-63.
- Bourdieu, P. (1982b). *Ce que parler veut dire*. Paris : Fayard.
- Bonnet, V. & Boure, R. (2008). La contribution du commentaire à la construction des spectateurs et des téléspectateurs des matches de rugby. *Recherches en communication*, 30, 31-48.
- Boure, R. (2009). La construction médiatique des figures sportives. Le cas des joueurs de rugby Français. *Communication & langages*, 160, 3-17.
- Boure, R. (2013). Parler rugby en ligne entre soi. Conversations ordinaires sur le site Rugbyrama.fr. *Réseaux*, 180, 157-187.
- Bouthier, D. (2007). *Le rugby*. Paris : PUF.
- Cabannes, L. (1993). *Si ce n'était qu'un jeu*. Paris : La table ronde.
- Canal, J.L. & Quintilla, C. (1999). Du mec au joueur, les rites de transformation des rugby-men dans le vestiaire. *Corps et culture*, 4, 109-122.
- Chaix, P. (2004). *Le rugby professionnel en France*. Paris : L'Harmattan.
- Charlot, V. (2006). *Les spectacles sportifs et leurs publics : l'exemple de la configuration paloise*. Thèse de doctorat non publiée. Toulouse : Université de Toulouse III.
- Coq, J. (1978). *Analyse de la résistance à la théorisation dans le rugby français*. Mémoire pour le diplôme de l'INSEP non publié. Paris : INSEP.
- Darbon, S. (1995). *Rugby, mode de vie*. Paris : Jean-Michel Place.
- Darbon, S. (1997). La grande famille du rugby. *Communications*, 65, 49-57.
- Deleplace, R. (1966). *Le rugby, analyse technique et pédagogie*. Paris : Armand Colin.
- Deleplace, R. (1979). *Rugby de mouvement, rugby total*. Paris : Revue EPS.

- Derèze, G. (1993). Le petit monde des journalistes sportifs de télévision. Représentations de rôles en Belgique francophone. *Réseaux*, 11(57), 49-64.
- Derèze, G. (1998). De la médiatisation des grandes compétitions sportives. *Communications*, 67, 33-45.
- Diana, J.F. (2004). Identité de l'image de sport. *Médiamorphoses*, 11, 22-26.
- Dumézil, G. (1969). *Heurs et malheurs du guerrier*. Paris : PUF.
- Durand, G. (1992). *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*. Paris : Dunod.
- Duret, P. (1993). *L'héroïsme sportif*. Paris : PUF.
- Duret, P. & Wolff, P. (1995). Les origines sociales des émotions sportives. *Science et motricité*, 26, 43-50.
- Duret, P. (2003). Des héros sportifs nationaux aux stars sans frontières. In Duret, P. & Bodin, D. (Eds.). *Le sport en questions* (p. 113-124). Paris : Chiron.
- Duret, P. (Ed.) (2011). *Faire équipe*. Paris: Armand Colin.
- Élias, N. & Dunning, E. (1994). *Sport et civilisation, la violence maîtrisée*. Paris : Fayard.
- Féménias D. (2007). Théories du rugby et pratiques de l'entraînement en France (1960-2000). Sur les résistances à la rationalisation : contribution à une sociologie des turbulences. *STAPS*, 78, 83-101.
- Féménias D. (2008). Le rugbyman, figure de l'esprit d'équipe. Perspectives médiatiques sur l'individu. *Recherches en communication*, 30, 171-185.
- Féménias, D. & Evrard, B. (2008). Des livres des entraîneurs. Eléments de sociologie du récit. *Médiatiques, Récit et société*, 42, 29-36.
- Féménias D. & Maurice J. (2013). Le rugby tel qu'il se livre, 120 ans d'ouvrages de sport. *Questions de communication*, 19, 25-46.
- Féménias D. (2015). Sur la construction des vedettes sportives. In A. Oboeuf (Ed.). *Sports et médias* (p. 139-150). Paris : Hermès/CNRS.
- Gauchet, M. (1985). *Le désenchantement du monde*. Paris : Gallimard.
- Giddens, A. (1994). *Les conséquences de la modernité*. Paris : L'Harmattan.
- Guillard, P. (1999). *Petits bruits de couloir*. Paris : La Table Ronde.
- Habermas, J. (1973). *La technique et la science comme idéologie*. Paris : Denoël-Gonthier.
- Habermas, J. (1987). *Théorie de l'agir communicationnel*. Paris: Fayard.
- Hanin, Y.L. (2000). Individual zones of optimal functioning (IZOF) model: emotion-performance relationships in sports. In Y. L. Hanin (Ed.). *Emotions in sport*, Champaign (Il), (p. 65-89). New York : Human Kinetics.
- Rubio-Hernández, María del Mar. (2011). Sports players : the heroes of the mediated sacred sphere. *ESSACHESS. Journal for Communication Studies*. Vol. 4, No. 2(8), 105-125.
- Heinich, N. (2012). *De la visibilité*. Paris : Gallimard.

- Herrero, D. (1990). *Passion ovale*. Paris : Editions du rocher.
- Jeu, B. (1984). *Le sport, l'émotion, l'espace*. Paris : Vigot.
- Lefort, C. (1981). *L'invention démocratique*. Paris : Fayard.
- Lévêque, M. (2005). *Psychologie du métier d'entraîneur, ou l'art d'entraîner les sportifs*. Paris : Vuibert.
- Lochard, G. (2008). Des publics immédiats aux publics médiatiques. *Recherches en communication*, 30, 15-29.
- Mauss, M. (1950). *Sociologie et anthropologie*. Paris : PUF.
- Moles, J.B. (1999). Le corroborée du rugby languedocien n'est plus que légende. *Corps et culture*, 4, 97-107.
- Moles, J.B. (2001). *La crisologie du rugby à XV amateur du Languedoc. Changements structurels et évolutions socioculturelles du rugby d'Oc*. Thèse de doctorat non publiée. Montpellier : Université de Montpellier I.
- Morin, E. (1962). *L'Esprit du temps*. Paris : Grasset.
- Mulligan, A. (1965). *Ouvert l'après-midi*. Paris : La table ronde.
- Nel, N. (1996). Le petit écran et les dieux du stade. *Recherches en communication*, 5, 9-27.
- Nérin, J-Y. & Peyresblanques, M. (1996). *Rugby, entraînement technique et tactique*. Paris : Amphora.
- Parlebas, P. (1986). *Eléments de sociologie du sport*. Paris : PUF.
- Peys, J-P. (1989). *Rugby total et entraînement*. Paris : Vigot.
- Pociello, C. (1983). *Le rugby ou la guerre des styles*. Paris : Métailié.
- Pociello, C. (1995). *Les cultures sportives*. Paris : PUF.
- Quilis, A. (1991). L'entraîneur, homme de terrain, homme de communication. In AEEPS. (Ed.) *Marcillac, les forums du rugby* (p. 56-62). Paris : AEEPS.
- Rivière, C. (1995). *Les rites profanes*. Paris : PUF.
- Sansot, P. (1986). *Les formes sensibles de la vie sociale*. Paris : PUF.
- Sansot, P. (1990). *Le rugby est une fête*. Paris : Plon.
- Sauter, A. (2000). *Etre rugby, jeux du masculin et du féminin*. Paris : MSH.
- Schnapper, D. (1999). *La compréhension sociologique*. Paris : PUF.
- Schütz, A. (1987). *Le chercheur et le quotidien*. Paris : Méridiens-Klincksieck.
- Simmel, G. (1988). *La tragédie de la culture*. Paris : Rivages.
- Simmel, G. (1999). *Sociologie*. Paris : PUF.
- Simondon, G. (1969). *Du mode d'existence des objets techniques*. Paris : Aubier Montaigne.
- Skréla, J-C. (2000). *Le tournant du jeu*. Paris : Grasset.

- Soudière, M. de la. (2000). Le paradigme du passage. *Communications*, 70, 5-31.
- Suaud, C. (1996). Les états de la passion sportive. Espaces sportifs, espaces médiatiques et émotions. *Recherches en communication*, 5, 27-44.
- Tillinac, D. (1993). *Rugby blues*. Paris : La Table Ronde.
- Vigarelo, G. (1988). *Techniques d'hier et d'aujourd'hui*, Paris, Robert Laffont-Revue EPS.
- Vigarelo, G. (1993). *Le sain et le malsain*. Paris : Seuil.
- Vigarelo, G. (2001). Le culte du corps dans la société contemporaine. In Y. Michaux. (Ed.). *Qu'est-ce que la culture ?* (p. 532-537). Paris : Odile Jacob.
- Villepreux, P. (1991). *Le rugby, connaissance et technique*. Paris : Denoël.
- Villepreux, P. (1993). *Formation au rugby de mouvement*. Toulouse : Cépadues.
- Villepreux, P., Brochard, F. & Jeandroz, M. (2007). *Rugby. Le jeu, les joueurs, les entraîneurs*. Paris : Vigot.
- Vincent, J. (2003). *Le crochet, la passe et la mêlée : une histoire des techniques en rugby de 1845 à 1957*. Thèse de doctorat non publiée. Lyon : Université de Lyon 1.
- Weber, M. (1965). *Essais sur la théorie de la science*. Paris : Plon.
- Weber, M. (1971). *Économie et société*. Paris : Plon.

